9. Herve

B.xxiv.Cab

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30606779

P.-J.-G. CABANIS

1757 – 1808

UN TRANSFORMISTE OUBLIÉ : CABANIS

PAR

le Dr Georges HERVÉ

Professeur a l'École d'Anthropologie de Paris.

Les naturalistes philosophes qui se sont occupés avec le plus de soin, avec le plus de compétence et d'autorité, de rechercher les origines historiques de la conception transformiste, — Ch. Darwin (1), A. de Quatrefages (2), Ernest Haeckel (3), J.-L. de Lanessan (4), les professeurs A. Giard (5) et Edmond Perrier (6), etc., — ont tous omis de citer, entre les noms des précurseurs, le nom de Cabanis. Il convient de réparer cet inexplicable oubli, en revendiquant dès à présent, pour l'auteur des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, la place à laquelle il a droit, et que devra lui accorder sans conteste celui qui écrira quelque jour l'histoire, encore incomplète, de la *doctrine de la descendance*.

On ne lit plus guère Cabanis et l'on a tort : vieilli en maint endroit, il garde en d'autres toute sa jeunesse. Il y a, dans les deux volumes de son ouvrage, si apprécié jadis, une foule d'observations exactes, de fines et justes remarques, de pensées fortes, fortement enchaînées, sur les sujets les plus hauts : médecine, histoire naturelle, physio-

(1) *Notice historique sur les progrès récents de l'opinion au sujet de l'origine des espèces* (en tête de *L'Origine des Espèces*).

(2) *Charles Darwin et ses précurseurs français.*

(3) *Histoire de la création des êtres organisés* (cinquième leçon).

(4) Œuvres complètes de Buffon ; *Notice biographique et Introduction*, pp. 367-452.

(5) *Histoire du transformisme* (dans *Controverses transform.*, pp. 1-26).

(6) *La Philosophie zoologique avant Darwin*, chap. VI, VII et VIII.

logie, psychologie, morale, politique même ; et ce n'est pas seulement l'inspiration du dix-huitième siècle, l'esprit de LOCKE et de CONDILLAC, dont le meilleur est reflété par ces pages dignes de mémoire ; c'est encore le naturalisme du siècle suivant, avec ses tendances positives et son scepticisme métaphysique, qui déjà s'y manifeste en pleine et complète évidence. Témoin, s'il le fallait prouver, ce simple apophthegme : « On peut être bien sûr que l'homme n'a jamais un besoin véritable de franchir les bornes prescrites à ses facultés ; ce qu'il ne peut apprendre lui est inutile : une vaine curiosité peut entraîner ses vœux au delà de la sphère assignée à sa nature ; mais il ne lui importe sérieusement de savoir que ce que peuvent saisir ses sens et sa raison ».

I. VUES TRANSFORMISTES DE CABANIS : LA CHAÎNE DES ÈTRES ; VARIABILITÉ DES ESPÈCES ; L'ARGUMENT PALÉONTOLOGIQUE ; ANTIQUITÉ DE L'HOMME ET DES ANIMAUX LES PLUS PARFAITS.

Pour qui réfléchit à l'importance extrême qu'il attachait à « réprimer obstinément cette impatience et cette précipitation que l'homme n'éprouve que trop souvent au milieu des plus importantes recherches, et qui le poussent à conclure avant d'avoir rassemblé tous les motifs de la conclusion », la certitude s'impose, tout d'abord, que CABANIS n'a point été amené à concevoir la variabilité des formes spécifiques, ensuite d'un simple jeu de son imagination. Une raison sérieuse, puisée dans les faits, l'a dû diriger ; et cette raison, il n'est pas interdit de penser que la notion, connue depuis ARISTOTE et si répandue au dix-huitième siècle, de la *chaîne des êtres*, la lui a fournie.

« Quand d'ailleurs — écrit-il, en effet, — les découvertes des naturalistes ne diminueraient point chaque jour, par degrés, les intervalles qui séparent les différents règnes ; quand, de l'animal au végétal, et du végétal au minéral, ils n'auraient pas déjà reconnu cette multitude d'échelons intermédiaires, qui rapprochent les existences les plus éloignées, la simple observation des phénomènes journaliers produits par le mouvement éternel de la matière, nous la ferait voir subissant toutes sortes de transformations.... Entre le système végétal et le système animal, sont placés les zoophytes proprements dits, et peut-être aussi quelques plantes irritables, dont les mouvements, à l'exemple de ceux des organes musculaires vivants, correspondent à des excitations particulières : et, comme pour rendre l'analogie plus complète, ces excitations ne s'appliquent pas toujours directement aux parties elles-mêmes qu'elles font contracter. Enfin,

dans l'immense variété des animaux, l'organisation et les facultés présentent, suivant les races, tous les degrés possibles de développement, depuis les plus stupides mollusques, qui semblent n'exister que pour la conservation de leurs espèces respectives, jusqu'à l'être éminent dont la sensibilité s'applique à tous les objets de l'univers ; qui, par la supériorité de sa nature, et non par le hasard des circonstances, comme ont semblé le soupçonner quelques philosophes, a fait son domaine de la terre, dont le génie a su se créer des forces nouvelles, capables d'augmenter chaque jour de plus en plus son pouvoir, et de multiplier ses ouissances et son bonheur » (1).

Tout idéale, aux yeux de certains naturalistes, tels que plus tard DE BLAINVILLE et ses disciples, la chaîne des êtres apparaissait bien à CABANIS comme l'expression et la preuve, pour le moins très probable, d'une généalogie, d'une parenté. C'est ce que montre le dixième des douze mémoires qui composent le livre des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, dixième mémoire comprenant des considérations touchant la vie animale.

CABANIS vient, très justement, de repousser « comme chimérique cette distinction, que BUFFON s'est efforcé d'établir, de la matière morte et de la matière vivante, ou des corpuscules inorganiques et des corpuscules organisés ». Il vient (moins heureux ici) d'invoquer longuement à l'appui de sa thèse, à savoir que « nous voyons les éléments inorganiques se combiner, pour produire différents corps organisés, » les prétendus faits de génération spontanée ou d'hétérogénie. Alors interviennent les réflexions suivantes, que nous croyons devoir reproduire presque sans retranchement, et dont il est sans doute inutile de souligner l'importance :

« Il n'est point du tout prouvé que les espèces soient encore, aujourd'hui, telles qu'au moment de leur formation primitive. Beaucoup de faits attestent, au contraire, qu'un grand nombre des plus parfaites, c'est-à-dire de celles qui sont le plus voisines de l'homme par leur organisation, portent l'empreinte du climat qu'elles habitent, des aliments dont elles font usage, des habitudes auxquelles la domination de l'homme, ou leurs rapports avec d'autres êtres vivants, les assujettissent. Les faits attestent encore qu'elles peuvent éprouver certains changements fortuits, dont on ne saurait assigner la cause avec une entière exactitude ; et que tous ces caractères accidentels qu'elles doivent, tantôt au hasard des circonstances, tantôt à l'art et aux tentatives expérimentales de

(1) *Rapp. du phys. et du moral,* t. II, pp. 257-259. — L'édition dont nous nous sommes servi est la quatrième, revue par E. PARISET (Paris, BÉCHET jeune, 1824) ; mais nous avons pris soin de nous assurer qu'entre cette édition et la première, publiée par CABANIS (chez CRAPART, CAILLE et RAVIER ; Paris, an X), il y a identité quant aux passages cités.

l'homme, sont susceptibles de rester fixes dans les races, et de s'y perpétuer jusqu'aux dernières générations. Les débris des animaux que la terre recèle dans ses entrailles, et dont les analogues vivants n'existent plus, doivent faire penser que plusieurs espèces se sont éteintes, soit par l'effet des bouleversements dont le globe offre partout des traces, soit par les imperfections relatives d'une organisation qui ne garantissait que faiblement leur durée, soit enfin par les usurpations lentes de la race humaine : car toutes les autres doivent, à la longue, céder à cette dernière tous les espaces qu'elle est en état de cultiver ; et bientôt sa présence en bannit presqu'entièrement celles dont elle ne peut attendre que des dommages.

» Mais cette belle découverte, particulièrement due aux recherches de notre savant confrère Cuvier, pourrait aussi faire soupçonner que plusieurs des races existantes ont pu, lors de leur première apparition, être fort différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. L'homme, comme les autres animaux, peut avoir subi de nombreuses modifications, peut-être même des transformations importantes, durant le long cours des siècles dont le passage est marqué sur le sein de la terre, par d'irréeusables souvenirs. Et si l'on ne voulait accorder, pour la durée totale du genre humain, que l'espace de temps écoulé depuis la dernière grande révolution du globe, laquelle semble en effet ne pas remonter très haut dans l'antiquité, il serait encore possible de noter, pour ce court intervalle, plusieurs changements essentiels survenus dans l'organisation primitive de l'homme, changements dont l'empreinte, rendue ineffaçable chez les différentes races, caractérise toutes leurs variétés. Mais cette hypothèse, qui tend à établir la nouveauté de l'espèce humaine, paraît entièrement inadmissible : on ne peut du moins l'appuyer de preuves valables ; et il s'élève contre elle de grandes difficultés .....

.....

» La diffieulté de eoneevoir la première formation de l'homme et des autres animaux les plus parfaits, est d'autant plus grande, qu'on la place dans des temps plus voisins de nous ; qu'on suppose l'état de la terre plus semblable alors à celui qu'elle présente de nos jours ; et qu'enfin l'on ne veut tenir aucun compte des variations que peuvent avoir subies les races qui paraissent maintenant les plus fixes. Mais n'est-on pas forcé d'admettre la grande antiquité des animaux, attestée par leurs débris fossiles, qui se rencontrent à des profondeurs considérables de la terre ? Pourrait-on nier la possibilité des variations que le cours des âges et les violentes convulsions de la nature ont pu leur faire éprouver ; variations dont nous avons encore de frappants exemples sous nos yeux, malgré l'état du globe, bien plus stable de nos jours, et malgré le jeu paisible des éléments ? Ces bouleversements réitérés, dont l'aspect géologique de la terre démontre l'antiquité, l'étendue et l'importance, peuvent-ils maintenant être révoqués en doute ? Et ne faut-il pas enfin tenir eompte des changements plus étendus, et plus importants encore peut-être, qu'ils ont nécessairement produits à sa surface ? Or, si l'on se fait une juste idée de cette suite de circonstances, auxquelles les races vivantes, échappées à la destruction, ont dû successivement se plier et se conformer, et d'où vraisemblablement, dans chaque circonstance particulière, sont nées d'autres races toutes nouvelles, mieux appropriées à l'ordre nouveau des choses ; si l'on part de ces données, les unes certaines, les autres infiniment probables, il ne paraît plus si rigoureusement impossible de rapprocher la première production des grands animaux de eelle des animalcules microscopiques... » (*Op. cit.*, t. II, pp. 250-254).

Ainsi donc, transformation possible des espèces ; influence du milieu extérieur (climat, rapports des êtres vivants entre eux), ou du milieu intérieur (régime alimentaire, habitudes), sur les changements qu'elles éprouvent ; variations accidentelles et brusques ; rôle de la sélection artificielle ; hérédité des caractères nouveaux et formation de races modifiées : voilà ce que nous saisissons, exprimé en des termes qui n'ont rien d'ambigu, dans les lignes précédentes.

Une lecture attentive permettra, en outre, d'y relever l'indication sommaire, mais assez nette cependant, de la lutte pour la vie et de la disparition des moins aptes, remplacés, sous l'effet « des bouleversements dont le globe offre partout des traces », par « d'autres races toutes nouvelles, mieux appropriées à l'ordre nouveau des choses ». Les faits paléontologiques déposant en faveur de la variation probable des êtres organisés, à travers la longue suite des âges de la terre ; la « grande antiquité » des animaux les plus parfaits et de l'homme lui-même, si l'on veut remonter à leur origine première, — de l'homme, pour lequel l'hypothèse d'une origine récente « paraît entièrement inadmissible », — tels sont enfin les traits qui complètent et achèvent le tableau.

II. Influence du milieu géographique, du genre de vie, des aliments, sur la diversité des animaux.

Ce tableau, Cabanis en avait déjà brossé quelques touches, d'une main sûre, dans le neuvième mémoire, où traitant de l'influence des climats sur les habitudes morales, il est amené à parler de la diversité de structure, d'instinct, etc., que présentent entre eux les animaux dans les différentes divisions de notre globe, et à examiner les causes de cette diversité. Le passage est caractéristique, et vaut également d'être reproduit en entier :

« Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau des différents climats, pour voir sous combien de formes variées, dépendantes des circonstances qui leur sont propres, la puissance de la vie semble prendre plaisir à s'y développer. Dans chaque importante division de notre globe, dans chaque grande variété d'une de ses divisions prise au hasard, combien d'animaux qui ne se rencontrent pas ailleurs ! Quelle diversité de structure, d'instinct, d'habitudes ! Que de traits nouveaux ils offrent à l'observation, soit dans la manière de pourvoir à leurs besoins, soit dans le genre et dans le caractère de leurs facultés primitives, soit enfin dans la tournure et dans la direction que prennent et ces facultés et ces besoins ! Or, ces habitudes particulières, ces familles nouvelles, ces formes

mêmes, variables dans les familles, dépendent souvent de la nature du sol, de celle de ses productions : et s'il est des végétaux qu'on ne peut enlever à leur terre natale sans les faire périr, il est aussi quelques races vivantes qui ne peuvent supporter aucune transplantation, qu'il est impossible de dépayser sans tarir la source qui les renouvelle, et même, quelquefois, sans frapper directement de mort les individus.

» Ces faits, trop généralement connus pour être contestés, montrent déjà, sans équivoque, quel est l'empire du climat sur les êtres animés et sensibles. Mais cet empire se marque plus fortement, et surtout d'une manière plus relative à la question qui nous occupe, dans les changements que le climat fait subir aux mêmes races, puisque non seulement il modifie à l'infini leurs qualités, ou leurs dispositions intimes, mais qu'il peut encore quelquefois effacer de leur structure extérieure et de leurs inclinations, ou de leur naturel, les traits qu'on avait cru les plus distinctifs. Le cheval, le chien, le bœuf, sont, en quelque sorte, d'autres espèces dans les différentes régions du globe : dans l'une, audacieux, sauvages, farouches ; dans l'autre, doux, timides, sociables : ici, l'on admire leur adresse, leur intelligence, la facilité avec laquelle ils se prêtent à l'éducation que l'homme veut leur donner ; là, malgré les soins les plus assidus, ils restent stupides, lourds, grossiers, comme le pays lui-même, insensibles aux caresses, et rebelles à toutes les leçons.

» La taille de ces animaux, la forme de leurs membres, leur physionomie ; en un mot, toute leur apparence extérieure dépend bien évidemment du sol qui les a produits, des impressions journalières qu'ils y reçoivent, du genre de vie qu'ils y mènent, et surtout des aliments que la nature leur y fournit.

» Dans certains pays, le bœuf naît sans cornes ; dans d'autres endroits, il les a monstrueuses. Sa taille et le volume total de son corps prennent un accroissement considérable dans les terrains humides et médiocrement froids : il se rapetisse sous les zones glaciales et dans les lieux très secs. Sous certaines latitudes, son poil se transforme en une laine longue et fine, ou son dos est chargé d'une et même quelquefois de deux bosses charnues. Enfin, pour ne pas multiplier les exemples, on peut distinguer les races de chevaux par une grande diversité de caractères propres aux différents pays qui leur ont donné naissance ; et depuis le chien d'Islande ou de Sibérie jusqu'à celui des régions équatoriales, on peut observer une suite de formes et de naturels différents, dont les nuances les plus voisines semblent s'effacer l'une l'autre, en se confondant par des gradations insensibles.

» Je n'ajouterai plus ici qu'une seule remarque : c'est que dans certains pays les chiens n'aboient point du tout ; dans quelques autres, ils sont exempts de la rage. Ceux qu'on y transporte des pays étrangers, dans le premier cas, perdent la voix au bout de quelque temps ; ils deviennent, dans le second, du moins autant qu'on en peut juger d'après une longue expérience, incapables de contracter l'hydrophobie. Nous sommes donc en droit de conclure de là que ces changements dans la nature du chien dépendent uniquement du climat ou des circonstances physiques propres aux différents pays qui ont fourni ces observations.

» Ainsi, l'on voit évidemment pourquoi les différentes races d'animaux dégénèrent pour l'ordinaire, mais quelquefois aussi se perfectionnent, quand elles sont transplantées d'un pays dans un autre ; et comment leur nouvelle patrie finit, à la longue, par les assimiler aux espèces analogues qui naissent et s'élèvent dans son sein, à moins que l'homme ne puisse les tenir constamment

rapprochées de leur nature primitive par des soins particuliers de régime et d'éducation ». (*Ibid.*, t. II, pp. 152-155).

Sur cette action des climats, qui, selon Cabanis, influencent de deux manières le régime des êtres vivants : 1° par la nature ou le caractère des aliments qu'ils fournissent ; 2° par le genre des habitudes qu'ils font naître, « habitudes dont on ne peut méconnaître la source, lorsqu'elles sont, comme il arrive assez souvent, nécessaires à la conservation des races et au bien-être des individus, dans un local donné » (*Ibid.*, p. 202), on trouve, en outre, dans l'introduction du même neuvième mémoire, ce résumé, un peu large peut-être, qui exigerait plus d'analyse en ce qui touche la variabilité relative des différentes sortes d'êtres organisés, mais combien pittoresque et saisissant :

« Après avoir suivi, pas à pas, les voyageurs et les naturalistes dans les descriptions qu'ils nous ont données des différentes régions de la terre, si l'on veut embrasser ce vaste tableau, comme d'un coup d'œil, pour en rapprocher et comparer les parties les plus remarquables, on ne peut s'empêcher d'être également frappé et des dissemblances et des analogies qui s'y rencontrent. Chaque latitude a son empreinte, chaque climat a sa couleur. Mais les différents êtres que la nature y a placés, ou qu'elle y reproduit chaque jour, ne sont pas seulement appropriés aux circonstances physiques de chaque latitude et de chaque climat ; ils ont encore une empreinte, et pour ainsi dire une couleur commune. La nature des eaux se rapporte à celle de la terre ; celle de l'air dépend de l'exposition du sol, de la manière dont il est arrosé, de la direction des fleuves et des montagnes, de la combinaison des gaz et des autres exhalaisons qui s'élèvent dans l'atmosphère. Dans les productions végétales, on retrouve les qualités de la terre et des eaux ; elles se plient aux différents états de l'air. Enfin, les animaux, dont la nature est encore plus souple, modifiés et façonnés sans relâche par le genre des impressions qu'ils reçoivent de la part des objets extérieurs, et par le caractère des substances que le local fournit à leurs besoins, sont, en quelque sorte, l'image vivante du local, de ses productions végétales, des aspects qu'il présente, du ciel sous lequel il se trouve placé ; et l'homme, le plus souple de tous les animaux, le plus spécialement doué de toute espèce de faculté d'imitation, le plus susceptible de recevoir toutes les empreintes imaginables, diffère si sensiblement de lui-même dans les divers climats, que plusieurs naturalistes croient pouvoir regarder la race humaine comme subdivisée en plusieurs espèces distinctes ». (*Op. cit.*, t. II, p. 133).

III. Cabanis disciple de Buffon et précurseur de Lamarck. Les influences extérieures, créatrices des habitudes acquises héréditaires.

Une question se pose maintenant : celle de savoir si Cabanis, dans ces passages dont on se demande comment ils ont pu demeurer

inaperçus, tant ils sont remarquables, se montre penseur original, ou si, au contraire, il a reçu d'autrui — et, en ce cas, où il a puisé — le germe de ses idées. Répondre à cette question semble assez facile, encore que la réponse se présente sous un double aspect et appelle une distinction.

On sait qu'au premier rang de ses amitiés, CABANIS a compté VICQ D'AZYR (1). Toutefois, supposer sans preuve qu'il ait pu devoir à l'enseignement de cet illustre anatomiste, des vues biologiques dont les écrits de VICQ D'AZYR n'offrent aucune trace, et qui, surtout, cadreraient assez mal avec les conclusions étroitement finalistes des grands et beaux travaux de ce dernier sur les homologies organiques (2), serait s'exposer presque certainement à l'erreur.

A coup sûr, ce n'est pas davantage de LAMARCK que CABANIS s'est inspiré. La *Philosophie zoologique* est de 1809. Les *Rapports du physique et du moral* parurent pour la première fois en l'an X (1802), et, aussi bien, nulle part le nom de LAMARCK ne s'y trouve mentionné. Si donc il y eut emprunt, ce fut LAMARCK qui emprunta

(1) Voy. FR. ARAGO, *Notices biographiques*, t. II, p. 207 (biographie de Condorcet).

(2) Unité de composition des êtres organisés et variabilité contenue dans de certaines limites, telles sont les conceptions fondamentales de VICQ D'AZYR. « La nature — écrira-t-il (*Premier discours sur l'Anatomie*) — paraît donc suivre un type ou modèle général, non seulement dans la structure des divers animaux, mais encore dans celle de leurs différents organes ; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de l'abondance avec laquelle ces formes paraissent variées, ou de la constance et de l'espèce d'uniformité qu'un œil attentif découvre dans l'immense étendue de ses productions ». Il répétera, après BUFFON, que « pour l'homme, comme pour les autres animaux, trois causes principales de variétés existent, le climat, la nourriture et les mœurs » (*3e discours*). Il recommandera « qu'après avoir soumis à l'examen les caractères anatomiques des genres et des espèces, on cherche en quoi diffèrent les uns des autres les individus qui forment les variétés des races ; car il y a des animaux qui, réduits à l'état de domesticité, et répandus sur diverses parties du globe, y portent l'empreinte des différents sols et des usages auxquels on les a assujettis » (*2e discours*). — Mais, pour lui, les groupes naturels ont des limites fixes : « Qu'on ne se laisse point tromper sur certaines espèces qu'on regarde comme un passage d'une classe à une autre.... Il n'est pas démontré que les grandes familles des êtres vivants finissent par nuances insensibles, et qu'elles se confondent entre elles comme quelques naturalistes l'ont pensé, et comme, d'après eux, des philosophes l'ont écrit » (*3e discours*, réflexion XXI).

Avec cela, des idées nettement finalistes : « S'il existe une portion de matière qu'il nous importe de connaître, c'est sans doute celle qui est organisée, et que le feu vital anime. Chaque molécule a sa forme, ses rapports, ses connexions et ses usages déterminés par le Créateur... » (*Eloge historique de* LIEUTAUD).

à CABANIS, et non point CABANIS à LAMARCK, la preuve en sera donnée plus loin.

L'origine du transformisme de CABANIS doit, pour nous, être cherchée ailleurs. CABANIS transformiste est le disciple de BUFFON ; il a lu et médité l'*Histoire naturelle* ; il s'est visiblement imprégné de cette œuvre incomparable dont on a dit avec justice qu'ouvrant à la philosophie zoologique une ère nouvelle, elle « précipita le progrès à ce point qu'un demi-siècle fera plus pour la conquête de la vérité que tous les siècles écoulés depuis ARISTOTE ».

Des études remarquables publiées depuis une vingtaine d'années, et dues à ABEL HOVELACQUE (1), à MM. DE LANESSAN (2), A. GIARD (3) et EDMOND PERRIER (4), ont mis en plein relief le rôle capital de BUFFON dans la genèse de la doctrine de l'évolution. Le développement ultérieur de cette doctrine n'a pas ressenti avec moins de force l'influence prolongée des idées de BUFFON, lesquelles, pour s'être enveloppées de formes toujours circonspectes, pour être exprimées parfois en un langage comme hésitant, furent cependant, somme toute, des mieux arrêtées et des plus claires. On les connaît. Rappelons simplement, parce que cela importe à notre démonstration, que, pour BUFFON, l'espèce humaine est une, et que trois causes ont déterminé les *variétés* si considérables de cette espèce humaine unique : le climat, la nourriture, les mœurs. « Les grandes différences, — disait BUFFON, — c'est-à-dire les principales variétés, dépendent entièrement de l'influence du climat ». Or, CABANIS (qui, au demeurant, nomme BUFFON, et le nomme à plusieurs reprises (5), ne s'exprime pas différemment. Son neuvième mémoire, *De l'influence des climats sur les habitudes morales*, nous donne en effet à lire ce qui suit, et il ne semble pas, après l'avoir lu, qu'il puisse subsister aucun doute :

« On sait que les formes extérieures de l'homme ne sont pas les mêmes dans les différentes régions de la terre. La couleur de la peau, celle des poils qui végètent dans son tissu, leur nature ou leur intime disposition, les rapports des solides et des fluides, le volume des muscles, la structure même et la direction de certains os, ou de quelques-unes de leurs faces ; toutes ces circonstances

(1) BUFFON anthropologiste (*Revue internat. des sciences biologiques*, 1882, t. IX, pp. 33-48).

(2) *Op. cit.*, pp. 367-411.

(3) *Op. cit.*, pp. 10-12.

(4) *Op. cit.*, chap. VII.

(5) Cf. t. II, p. 37.

présentent des variétés chez les habitants des divers climats : elles peuvent servir à faire reconnaître la latitude ou la nature du sol auquel ils appartiennent. Chaque nation a ses caractères extérieurs, qui ne la distinguent pas moins peut-être que son langage. Un Anglais, un Hollandais, un Italien, n'ont point la même physionomie qu'un Français ; ils n'ont point les mêmes habitudes de corps. Sur le territoire habité par chaque nation, s'il se rencontre de grandes variétés de sol, on en retrouve toujours la copie, si je puis m'exprimer ainsi, dans certaines variétés analogues, ou dans certaines nuances de structure, de couleur, de physionomie, propres aux habitants respectifs des divers cantons. Les hommes de la montagne ne ressemblent pas à ceux de la plaine : il y a même des différences notables entre ceux de telle et de telle plaine, de telle et de telle montagne. Les habitants des Pyrénées ont une autre apparence que ceux des Alpes. Les riants et fertiles rivages de la Garonne ne produisent point la même nature de peuple que les plaines non moins fertiles et non moins riantes de la Loire et de la Seine ; et souvent, dans le même canton, l'on remarque d'un village à l'autre des variétés qu'une langue, des lois et des habitudes d'ailleurs communes, ne permettent d'attribuer qu'à des causes inhérentes au local.

» En considérant les grandes différences que présentent les formes du corps humain, et même la structure ou la direction des os qui leur servent de base, quelques écrivains ont pensé que des êtres si divers, quoique appartenant au même genre, ne pouvaient appartenir à la même espèce ; et pour expliquer le phénomène, ils ont cru nécessaire d'admettre plusieurs espèces primitives, distinctes les unes des autres, et dont les traits caractéristiques restent toujours fixes et indélébiles, comme ceux de la nature elle-même. J'avoue que je ne partage point leur opinion. Celle de Buffon, qui regardait les variétés que l'homme présente dans les différents climats comme accidentelles, et comme l'ouvrage de ces climats eux-mêmes, me paraît beaucoup plus vraisemblable : 1° parce que d'un climat à l'autre, on voit les races qui leur sont propres s'unir par une chaîne d'intermédiaires dont les nuances ou les dégradations insensibles se confondent toujours au point de contact ; 2° parce que la même latitude présente souvent divers climats, c'est-à-dire de grandes variétés dans l'ensemble des circonstances physiques propres à chaque canton ; et qu'alors non seulement chaque nature de sol produit sa race particulière, mais que, si par hasard quelques cantons ressemblent exactement à des régions éloignées, les hommes des uns paraissent formés sur le modèle de ceux des autres, et que l'analogie de climat triomphe de l'influence même du voisinage, et de cette confusion du sang et des habitudes qu'amène inévitablement la fréquence des communications ; 3° parce qu'on observe chaque jour, dans les pays dont le climat a des caractères prononcés, qu'au bout d'un petit nombre de générations, les étrangers reçoivent plus ou moins son empreinte (1) ; enfin, parce que les défenseurs de cette théorie sont obligés, pour la soutenir, de se livrer à une foule de conjectures. J'ajoute que presque tous leurs arguments sont négatifs, et que la ténacité de

(1) « Je citerai ici le fait attesté par plusieurs voyageurs, touchant ces familles portugaises établies dans les îles du Cap-Vert, depuis la fin du quinzième siècle tout au plus, lesquelles, dans cet espace de temps que nous devons regarder comme très court, sont devenues presque entièrement semblables aux nègres indigènes du pays, et à ceux du continent voisin. Ce fait semble fournir une preuve directe contre la théorie de la diversité des espèces » (*Note de* Cabanis).

quelques caractères propres à certaines races, qui paraissent résister à leur transplantation et à leur dissémination parmi les autres peuples, ne prouve absolument rien. En effet, les observations et les expériences nécessaires pour rendre cette remarque solide et concluante, n'ont point été faites : la courte durée des individus permet trop rarement d'apprécier au juste la part que peut avoir le temps dans toutes les opérations de la nature ; et rien cependant ne serait plus nécessaire ; car, disposant à son gré de cet élément, comme de tous les autres moyens, la nature l'emploie, aussi bien qu'eux tous, avec une étonnante prodigalité... » (*Op. cit.*, t. II, pp. 156-160).

Nous perdrions de vue l'objet de ce petit travail en discutant des propositions dont plusieurs paraîtront aujourd'hui tout au moins contestables, et dont quelques-unes sont en désaccord formel avec les acquisitions récentes de l'ethnologie touchant la multiplicité des types primitifs, comme aussi touchant la dissémination et les mélanges des races qui en sont issues.

L'intérêt, ici, est de voir Cabanis si profondément convaincu de l'action modifiante du milieu ambiant, qu'il ait cru pouvoir attribuer, et d'une façon exclusive, à cette action, toutes les variétés que l'organisme de l'homme est susceptible de présenter. L'intérêt, en second lieu, est de le voir adoptant à ce sujet l'opinion de Buffon, pour qui *chaque animal est fils de la terre qu'il habite,* de Buffon, dont il procède directement et tout entier. « Véritable fondateur de la doctrine du transformisme et de l'évolution », inspirateur de Lamarck, précurseur de Darwin, avant qui « il a nettement formulé les principes et la mise en œuvre de la sélection », Buffon — dont M. de Lanessan, le premier, a mis en complète lumière les admirables conceptions philosophiques — compte donc en Cabanis un disciple de plus.

Cabanis, toutefois, a eu sur Buffon cet avantage (dont il a su tirer bon parti) qu'écrivant un demi-siècle plus tard, il a bénéficié de progrès scientifiques dont son illustre devancier n'avait pas possédé le concours. La science des espèces fossiles, à peine ébauchée au milieu du dix-huitième siècle, vient, quand paraît Cabanis, de prendre son essor : hardiment il s'appuie sur elle, et, en avance sur son temps, il aperçoit — chose remarquable ! — des enchaînements là où Cuvier, au contraire, voyait surtout des brisures. Les mêmes faits l'ont conduit à des conclusions opposées et, reconnaissons-le, d'une vérité supérieure.

Mais ce n'est là, peut-être, qu'un des moindres titres de Cabanis, à qui plus de gloire sera assurée pour avoir formulé, quand personne

ne l'avait fait encore, la théorie de l'action des milieux sur les êtres vivants, dont tout l'honneur est généralement rapporté à LAMARCK. Jusqu'à présent CABANIS a suivi BUFFON, il l'a reproduit, commenté ; ici il est lui-même et devance, à n'en pas douter, l'auteur de la *Philosophie zoologique*.

Nul n'ignore l'explication qu'a donnée ce dernier des procédés à l'aide desquels les circonstances extérieures modifient l'organisation des animaux : elles font naître des habitudes nouvelles, et ces habitudes, à leur tour, déterminent la production de nouveaux organes. « Le véritable ordre de choses qu'il s'agit de considérer — écrit LAMARCK — consiste à reconnaître :

» 1° Que tout changement un peu considérable et ensuite maintenu dans les circonstances où se trouve chaque race d'animaux, opère en elle un changement réel dans leurs besoins ;

» 2° Que tout changement dans les besoins des animaux nécessite pour eux d'autres actions pour satisfaire aux nouveaux besoins, et, par suite, d'autres habitudes ;

» 3° Que tout nouveau besoin nécessitant de nouvelles actions pour y satisfaire, exige de l'animal qui l'éprouve, soit l'emploi plus fréquent de celle de ses parties dont auparavant il faisait moins d'usage, ce qui la développe et l'agrandit considérablement, soit l'emploi de nouvelles parties que les besoins font naître insensiblement en lui par des efforts de son sentiment intérieur ». (*Philos. zool.*, édit. CH. MARTINS, t. I, p. 234).

Ouvrez maintenant CABANIS. Vous y lirez, au huitième mémoire (*De l'influence du régime sur les dispositions et sur les habitudes morales*, § II), ces considérations, bien curieuses à rapprocher des vues de LAMARCK :

« Tous les corps de l'univers peuvent agir les uns sur les autres : mais le caractère et le degré de cette action sont différents, suivant la nature des corps et suivant les circonstances où ils se trouvent placés. . . Outre les changements mécaniques ou chimiques qu'ils sont également eux-mêmes susceptibles d'éprouver ; outre le genre particulier de réaction qu'ils exercent sur les objets dont ils sentent l'influence, les corps organisés peuvent encore, sans aucune altération visible de leur nature, être profondément modifiés dans leurs dispositions intimes ; acquérir une aptitude toute nouvelle à recevoir certaines impressions, à exécuter certains mouvements ; perdre même, jusqu'à un certain point, leurs dispositions originelles, ou celles qu'ils avaient contractées immédiatement en vertu de leur organisation ; en un mot, ils peuvent, non seulement obéir d'une manière qui leur est exclusivement propre, à l'action présente des

corps extérieurs, mais aussi contracter des manières d'être particulières qui se perpétuent ensuite, ou se reproduisent, même en l'absence des causes dont elles dépendent : c'est-à-dire qu'ils peuvent *contracter des habitudes*. Or, voilà ce qui les caractérise bien plus exclusivement encore.

» Ainsi l'on voit les plantes, maniées par un habile cultivateur, acquérir des qualités absolument nouvelles, imprimer à leurs produits un caractère qu'ils n'avaient pas primitivement. L'art a même su trouver les moyens de fixer ces modifications accidentelles et factices, tantôt en assujettissant à ses vues les procédés ordinaires de la génération, tantôt en opérant des reproductions purement artificielles : monument précieux de son pouvoir sur la nature ! C'est encore ainsi que l'animal, travaillé par le climat et par toutes les autres circonstances physiques, reçoit une empreinte particulière, qui peut servir à constater et distinguer ces mêmes circonstances ; ou, nourri, cultivé, dressé systématiquement par l'homme, il acquiert des dispositions nouvelles, et entre dans une nouvelle série d'habitudes. Mais ces habitudes ne se rapportent pas uniquement à la structure et aux opérations physiques des organes : elles attestent encore que le système intelligent et moral propre à chaque nature sensible s'est développé par l'effet de cette culture ; qu'un certain ordre d'impressions a fait naître en lui certaines inclinations et certains sentiments : et ces dispositions acquises, qui paraissent chez l'animal gravées en traits plus distincts et plus fermes que dans la plante, s'y perpétuent aussi plus sûrement de race en race, et montrent aux yeux les plus irréfléchis combien le génie de l'observation et de l'expérience peut améliorer les choses autour de nous ». (*Op. cit.*, t. II, pp. 4-7).

N'est-ce pas là déjà toute la théorie de Lamarck ? le milieu, les conditions extérieures agissant sur l'organisme vivant, pour le modifier, par l'intermédiaire des aptitudes nouvelles, imposées par les circonstances, des dispositions acquises, devenues héréditaires.

« L'empire des habitudes — dira ailleurs Cabanis — ne se borne pas à ces profondes et ineffaçables empreintes, qu'elles laissent chez chaque individu : elles sont encore, du moins en partie, susceptibles d'être transmises par la voie de la génération. Une plus grande aptitude à mettre en jeu certains organes, à leur faire produire certains mouvements, à exécuter certaines fonctions ; en un mot, des facultés particulières, développées à un plus haut degré, peuvent se propager de race en race ; et si les causes déterminantes de l'habitude première ne discontinuent point d'agir pendant la durée de plusieurs générations successives, il se forme une nouvelle nature acquise, laquelle ne peut, à son tour, être changée qu'autant que ces mêmes causes cessent d'agir pendant longtemps, et surtout, que des causes différentes viennent imprimer à l'économie animale une autre suite de déterminations. Des impressions particulières, mais constantes et toujours les mêmes, sont donc capables de modifier les dispositions organiques, et de rendre leurs modifications fixes dans les races. Or, les impressions les plus constantes et les plus invariables sont incontestablement celles qui tiennent à la nature même des lieux, etc... » (*Ibid.*, p. 147).

Certes, il ne saurait venir à la pensée de personne de prétendre diminuer, au profit d'un rival, le mérite de Lamarck, mérite immense et impérissable. Mieux que tout autre, avec plus de force, de suite,

d'ampleur démonstrative, LAMARCK, dans sa théorie, a déroulé l'enchaînement des phénomènes, analysé la nature et la succession des causes et des effets. Mais cette théorie, sera-t-il permis de dire encore qu'elle lui appartient sans partage? Nous ne le pensons plus, maintenant que nous avons vu CABANIS la formuler de son côté, d'une façon, il est vrai, un peu moins arrêtée, avec moins de cohésion surtout, ainsi que le voulait peut-être un ouvrage comme le sien, dont l'objet était autre, et où cette théorie ne pouvait figurer qu'à un plan secondaire.

Sur la question de priorité, il ne semble pas qu'il y ait de débat possible. Si, pour accorder la priorité à LAMARCK, on alléguait que celui-ci avait, avant la publication de la *Philosophie zoologique*, exposé ses idées, l'ébauche première de sa doctrine, dans le discours d'ouverture du cours sur les animaux invertébrés, prononcé le 21 floréal an VIII au Muséum d'histoire naturelle (1), il serait facile de répondre que les six premiers mémoires de CABANIS, lus à l'Institut national dans le courant de l'an IV et le commencement de l'an V, faisaient déjà pressentir les développements particuliers dont il a été parlé ci-dessus, et qui furent publiés en l'an X avec l'ouvrage complet. « L'action lente et graduelle des habitudes », sur les changements de la constitution, la transmission héréditaire de ces mêmes habitudes, n'y étaient pas passées sous silence (2). Remarquons, d'autre part, que nul indice, fût-ce le plus faible, n'autorise à soupçonner que le médecin philosophe des *Rapports du physique et du moral* ait eu connaissance des vues de LAMARCK, tandis que LAMARCK, au contraire, — et c'est lui-même qui nous l'apprend — n'a point ignoré CABANIS. Disons plus : en le critiquant comme il l'a fait, dans le *Discours préliminaire* de la *Philosophie zoologique* (édit. CH. MARTINS, t. I, pp. 24-27), il a reconnu implicitement, mais sans équivoque, ce qu'il lui devait. Comment donc l'attention n'a-t-elle été attirée, à aucun moment, sur un précurseur désigné de cette sorte et par un tel témoin?...

(1) *Système des animaux sans vertèbres*, Paris, an IX.

(2) Voir le paragraphe XI du sixième mémoire (t. I, pp. 406-408). — Ajoutons que le neuvième mémoire, qui a fourni une partie importante des citations que nous avons faites, fut composé *avant 1800*, date à laquelle CORAY publia sa traduction du *Traité des airs, des eaux et des lieux* d'HIPPOCRATE. « Si je ne me suis pas servi de la traduction du citoyen CORAY, c'est que j'avais écrit ce Mémoire avant qu'elle parût... », dit en effet CABANIS, dans une note placée à la suite d'une phrase d'HIPPOCRATE (t. II, p. 134).

On regrettera toujours qu'une fin prématurée, précédée par la maladie, n'ait pas permis à CABANIS de pousser plus loin dans un ordre d'idées et une voie de recherches dont son esprit si lumineux avait deviné toute la portée. « J'avais espéré — lisons-nous, à la fin de la préface des *Rapports du physique et du moral,* — pouvoir joindre aux Mémoires dont cet écrit est composé, le tableau d'une suite d'expériences sur les dégénérations et les transformations animales et végétales. Quelques essais m'avaient fait regarder ces expériences comme propres à jeter du jour sur les circonstances qui déterminent la production des êtres organisés. Mais des dérangements de santé presque continuels m'ont forcé d'interrompre ce travail, et d'en remettre la continuation à d'autres temps. Je me propose de le reprendre aussitôt que cela me sera possible ; et si les résultats me paraissent dignes d'intéresser le public, je me ferai un devoir de lui rendre un compte scrupuleux des faits que j'aurai observés ».

Mais si les espèces se suivent, se transforment, les individus, eux, subissent la loi du sort, plus dure, par ses conséquences, à l'individu humain qu'à tout autre : trop souvent, lorsqu'il disparaît (CABANIS nous en est un exemple), *pendent opera interrupta* !...